

De l'autre côté de la fenêtre, des étoiles brillaient.

La tête posée dans l'herbe et les pensées dans les étoiles, c'est de cette manière que je passe la plupart de mes soirées estivales. L'air commence à peine à se rafraîchir, le chant des cigales résonne toujours au loin et les fins brins d'herbe viennent me chatouiller doucement le visage. La voute céleste est splendide. Des milliers d'étoiles scintillent et s'étendent dans l'entièreté du ciel assombri de la nuit. Je pourrais m'y perdre pendant des heures, à chercher les étoiles les plus brillantes comme les plus petites, à la recherche de constellations invisibles. La nuit me berce, elle m'apaise comme le ferait une mère et semble me transmettre toute la sérénité et la sagesse qu'elle peut m'apporter. Les nuits d'été ont une certaine atmosphère qui ne peut être reproduite durant une autre saison. Chaque chose semble parfaitement à la place où elle devrait être et dans la durée la plus indéterminée qui puisse exister.

La voix de ma mère m'appelle au loin, je dois rentrer. Je ferme les yeux et savoure mes quelques dernières secondes de paradis. Le vent souffle contre mes joues, voulant me faire partir d'ici. Je me lève avec lenteur et marche en direction de la terrasse où m'attend ma mère. Quelques bols sont posés sur la table, des fioles et des épices. On dirait bien qu'elle se remet à faire ses expériences étranges. Je chipe quelques framboises et rentre par la grande porte vitrée du salon. Ma chambre est dans la pénombre, illuminée par une guirlande lumineuse et quelques bougies. J'ouvre la fenêtre et laisse les courants d'air s'engouffrer dans la pièce. Mes rideaux volent et mes plantes semblent danser. Je fais une impasse devant mon étagère pour prendre un short en lin et un débardeur noir avant d'aller dans la salle de bain. Je déteste la lumière agressive des néons, alors je ne l'allume pas. Je regarde quelques instants mon reflet dans la glace. Des cheveux foncés, des taches de rousseur parsemées sur tout mon visage, des yeux éclatants dans la nuit et des lèvres pleines colorées avec les framboises que je viens de manger. Rien n'a changé depuis le début de l'été, et je ne crois pas que le changement va arriver maintenant. Je laisse tomber mes vêtements sur le tapis et je me glisse dans la douche. Je tourne le bouton bleu, celui de l'eau froide. Puis, elle coule le long de mon corps. Le long de mes cheveux, de mon visage, de mon dos et de mes bras. De ma poitrine, de mon ventre, de mes hanches et de mes jambes pour terminer sur le carrelage vert du fond de la douche. Des centaines de gouttes transparentes se déplacent délicatement sur ma peau qui se refroidit peu à peu. La chaleur de la journée s'évapore et laisse enfin place à la fraîcheur nocturne de ce jeudi soir.

Je passe ma main sur la glace pour effacer la buée qui venait de se former. Toujours rien. Je ne prends pas le temps de m'enrouler dans une serviette. J'enfile mes vêtements fins et retourne sur la terrasse pour y poser mon linge. Ma mère n'est plus là. Mon corps s'écrase sur mes draps. Ils sont frais, comme s'ils venaient d'être lavés. Les minutes s'écoulent, puis les heures. Je reste couchée sur mon lit à penser. Je pense à tout et à rien en même temps. Mon cerveau ne semble plus savoir à quoi réfléchir en particulier. Tout se mélange et tout s'assemble à la perfection de la manière la plus apocalyptique que je connaisse.

Mon téléphone indique 2 : 24, rempli de notifications. Je les supprime toutes et active le mode avion avant de le reposer face cachée sur mon oreiller. Je m'étire avant de me diriger devant ma fenêtre. Mes coudes appuyés sur le rebord en métal froid, le visage dans le creux

de mes mains, je regarde le monde à travers ma fenêtre. Le paysage brille, vit. Quelques voitures passent dans la rue en laissant derrière elles un bruit de moteur. Les nuages sont devenus sombres et cachent certaines étoiles. Je peux voir une constellation depuis cette fenêtre depuis que je suis toute petite. La lune forme un joli croissant qui illumine le reste du ciel. Je pourrais rester des heures à regarder le ciel s'animer. Le premier bus du matin ne va pas tarder, est-ce que je devrais l'attendre ? Il s'arrête, les deux portes centrales s'ouvrent, quelqu'un sort, les deux portes centrales se referment, il repart. Comme toujours. La personne reste devant l'arrêt à regarder son téléphone alors que le bus est parti. Ses écouteurs branchés et mis en place, il commence à descendre la rue. C'est un homme. Il semble regarder attentivement chaque détail qu'il voit, lui donner une importance particulière. Un chat passe se frotter contre ses jambes et il se baisse pour le caresser. Il reste avec lui quelques instants avant de se relever et continuer de marcher. Soudainement, son regard tombe sur le mien. Il me sourit, debout sous le lampadaire, puis continue son chemin. Malgré la distance et la pénombre, j'ai pu voir que ses yeux transpiraient la vie. Comme si elle était la meilleure chose qui puisse exister, comme si marcher seul à 3 heures du matin était la plus jolie manière de vivre. Il n'a finalement peut-être pas si tort.

J'enfile une paire de chaussures que je viens de trouver dans un recoin de ma chambre en sautillant jusqu'à ma commode. Je chope aussi mon casque et mes clés avant de courir jusqu'à l'arrêt de bus. J'arrive pile à l'heure, essoufflée et transpirante. Lorsque j'entre dans le bus, l'air climatisé me claque au visage. Pas si agréable que ça en fait. Je m'appuie sur l'une des nombreuses barres métalliques pour avancer jusqu'à ma place habituelle, elle est heureusement vide. Mon casque se connecte à mon téléphone et je lance ma playlist du moment. Le bus a déjà démarré lorsque ma tête se pose enfin contre la vitre. Les maisons et les arbres filent à toute allure devant mes yeux. Je pourrais me visualiser le chemin les yeux fermés, je le connais par cœur. Mes paupières se ferment, la musique tourne, je ne pense plus à rien. A chaque fois que je prends le bus ou le train, mon corps se met en pause et semble s'éteindre peu à peu. C'est à la fois agréable et dérangeant. J'appuie sur le bouton d'arrêt sur demande et je me lève. Enfin sortie du bus, je marche jusqu'à mon endroit favori : le banc au milieu du parc Rose et Roses. Chaque carré d'herbes est utilisé, des centaines de roses y sont plantées. Et dès qu'elles ne sont plus jolies, les jardiniers viennent s'en occuper. Peut-être qu'il faudrait aussi faire ça avec les gens. Je m'assieds et ramène mes jambes contre ma poitrine. Le soleil chauffe sur ma peau. C'est une journée d'été, mais une des meilleures. Il fait suffisamment chaud pour rêvasser des heures dehors mais juste pas trop pour que cela reste agréable. Les gens passent devant moi. Ils vivent leur vie, sans se soucier une seconde de celle des autres. Chacun a ses propres occupations, ses propres problèmes. Une famille joue au loin près des balançoires. Le papa sourit à sa fille en lui transmettant toute la joie et la tendresse qu'il a pour elle. Un soupçon de jalousie me traverse le corps. Je l'envie cette petite fille, à rire avec son père et à ne se douter de rien. Son monde me paraît si insouciant et naïf. C'est peut-être une bonne chose finalement. Un vieux monsieur coupe avec soin quelques roses, est-ce autorisé par le règlement du parc ? Il les choisit bien, et ne sélectionne que les blanches. Puis, il sort une petite ficelle de sa poche et les attache soigneusement. Une femme vient ensuite le rejoindre, probablement sa femme. Le vieil homme lui les tend, en lui offrant également le plus joli sourire du monde. Ça doit être vraiment bien, de se sentir aimé par quelqu'un. Que cette personne t'aime de la manière la plus inconditionnelle qu'il soit. Je l'ai vu dans ses yeux, qu'il l'aime du plus profond de son âme. Malgré ma musique, j'arrive à entendre une mélodie de guitare. Une

jeune femme joue près de la fontaine. Quelques personnes se sont arrêtées devant elle pour l'écouter. Je retire aussi mon casque pour profiter. C'est très joli, c'est doux. Les notes de musique s'envolent dans les airs et viennent se faufiler dans les oreilles des passants. Ses doigts grattent les cordes avec tant de facilité, elle doit y jouer depuis très longtemps. Je continue d'écouter puis je m'aperçois que je connais cette chanson. Un des garçons de ma classe l'avait jouée au piano pour une journée spéciale. Interstellar. Je déverrouille mon téléphone et lance un enregistrement. La musicienne en joue une autre, puis une troisième, et une quatrième. Je ne vois plus le temps passer, il semble être suspendu.

C'est lorsque je vois le ciel prendre des couleurs que je me rends compte qu'il s'est écoulé, malheureusement. Des nuances de rose et d'orange s'étirent entre elles, s'étalent dans toute la longueur du ciel et laissent une trace fuchsia derrière elles. Le ciel se donne en spectacle chaque soir depuis le début de l'été, mais celui-ci est particulièrement puissant. Je prends une photo et range ensuite mon téléphone dans ma poche. Je contemple encore ce joli dégradé quelques minutes avant d'enfin décider à me lever. Mon casque remis en place, je marche en direction du bus.

Je passe par la porte de la terrasse, ma mère doit être dans le jardin. Une assiette recouverte d'une cloche m'attend impatientement sur la table. Je soulève la cloche, rien de très appétissant. Je passe le repas du soir, je n'ai pas très faim de toute manière.

Comme une boucle sans fin, je suis à nouveau dans mon lit. Mon regard se pose toujours au même endroit, à travers la fenêtre. Rien n'a changé depuis hier pourtant tout est différent. Le ciel n'est plus le même, les arbres plus tout à fait pareils. Les voitures ne sont plus là et ont été remplacées par des autres. L'unique chose qui ne change jamais, c'est moi. Je suis toujours là, à laisser mes yeux et ma tête s'évader par la beauté de ce que je vois. L'air effleure ma peau lorsque j'ouvre ma fenêtre. J'attrape aussi mon ordinateur posé sur mon bureau, caché sous mes carnets et une vingtaine de feuilles gribouillées de mots. Je l'allume et je branche le chargeur à la prise. Je lance le premier film sur lequel je tombe pour occuper mon esprit. Je ne suis même pas concentrée sur le film, exactement la même chose lorsque je lis un livre pour les cours. Chaque 15 minutes, je peux apercevoir le bus qui passe devant l'arrêt. Il n'y a jamais personne qui y sort, sauf moi probablement.

Le bus s'arrête. Je lève les yeux mais je ne vois personne sortir. Quelques secondes plus tard, quelqu'un apparaît. Le même garçon que l'autre soir. Il porte une paire de baskets blanches usées, un short en jeans et un t-shirt vert trop grand pour lui. Toujours ses écouteurs dans les oreilles, il marche le long du trottoir. Sa tête se lève, son regard avec. Il s'arrête brusquement. Ses yeux sont comme des aimants, impossible de se détacher d'eux. Un courant d'air frais passe et ma peau s'hérise sous mon t-shirt. Je ne tourne pas la tête et lui non plus. C'est comme si nous étions obligés de nous regarder et de ne plus jamais se lâcher du regard. Je n'arrive pas à percevoir la couleur de ses yeux mais ils brillent. Malgré la pénombre, je peux voir qu'ils scintillent comme deux petites boules à facettes. Je suis la première à dévier le regard. Ma fenêtre se referme, les rideaux avec.

Je ne supporte plus le contact avec les autres. Je ne vois plus personne. Les messages de mes amis s'entassent, sans réponse. Ils ne se lassent même pas, je crois que c'est ça le pire. Ils pensent peut-être que je suis partie en vacances ou que je n'ai pas de connexion internet. La vérité, c'est que je fuis. Je fuis chaque personne qui semble vouloir me parler ou garder contact avec moi parce que je sais indéniablement qu'elle finira par partir avant moi. Je refuse de revivre ça une deuxième fois, je refuse de pleurer sans m'arrêter pendant des

semaines entières, je refuse de voir les yeux de ma mère se remplir de larmes, je refuse de voir les miens briller lorsque je croise son regard, je refuse de me laisser apprécier quelqu'un. Mon père s'est barré. Sans aucun mot, ni excuse ou raison. Il a ouvert ses placards et a pris ce qui lui appartenait avant de claquer la porte. Le matin, il n'était plus là. Ses livres posés sur l'étagère avaient disparu et sa tasse de café vide. Il n'était pas là pour nous souhaiter une bonne journée en emportant son bagel à l'avocat, ni pour m'engueuler lorsque je ne bossais pas. Il n'était tout simplement plus avec nous. Lorsque j'ai réalisé qu'il ne reviendrait pas, je suis partie aussi. Je ne suis rentrée que deux jours après avec les yeux bouffis et la voix tremblante. Les bras de ma mère m'ont enlacé et m'ont transmis tous ses mots. Elle n'a pas eu besoin de parler, ce n'était pas nécessaire. Je le déteste de m'avoir abandonnée, de nous avoir abandonnés. Il est parti comme un lâche. C'est un lâche. Même s'il revenait, je ne le lui pardonnerais pas. Il était censé être avec moi, pour toujours. Il était censé être mon père mais il a lui-même décidé de ne plus l'être. Il a délibérément décidé de ne plus l'être. C'est ça qui me fait le plus de mal, que ce soit sa décision d'être parti. Je n'arrive même pas à comprendre comment un père peut faire ça à son enfant et à sa femme. Il devait nous aimer, mais ce n'était apparemment pas suffisant. Nous n'étions pas suffisantes ?

J'ai jeté chaque cadre photo qui était disposé dans la maison, chaque trace de son passage avec nous. Je ne veux plus voir son sourire dans les quatre coins de la maison, je ne veux plus jamais le revoir. Jamais.

Il est tard. Peut-être trop. Je vagabonde dans les petites ruelles de mon quartier sans but précis. Un pied en avant et ensuite l'autre, durant des heures, sans jamais penser à m'arrêter. Mon cerveau tourne à mille à l'heure. Je n'ai même pas de musique, uniquement le bruit lointain des voitures et des quelques passants. Je passe devant des arbres fleuris et une délicieuse odeur s'en échappe. Je décide de m'asseoir sur le premier banc que je vois et il se trouve que c'est celui qui se situe juste en dessous de l'arrêt de bus. Enfin arrêtée, je prends une longue respiration en fermant les yeux. La journée a été beaucoup trop éprouvante, beaucoup trop longue, beaucoup trop fatigante. Aujourd'hui est l'anniversaire du départ de mon père. Aujourd'hui, ça fait un an que j'ai vu les yeux de ma maman briller pour la dernière fois. Aujourd'hui, ça fait un an que j'ai vu mon père pour la dernière fois de ma vie. Aujourd'hui, ma maman ne m'a pas adressé un seul mot, ça va faire bien trop longtemps. Tout est brisé, fissuré en des milliers de morceaux éparpillés au sol et personne ne semble avoir la force de ranger et de tout nettoyer. Ou bien personne ne peut le faire. J'ai envie de tout arrêter, d'appuyer sur un bouton pour mettre ma vie sur pause et de ne plus jamais rappuyer dessus pour la relancer. J'ai besoin de tout recommencer pour pouvoir tout oublier. Mais je ne peux pas. Ma mère compte sur moi, même si elle n'ose pas me le dire ou me le montrer. Malheureusement pour elle, je vois tout. Je capte absolument chaque sentiment qu'elle ressent, et je déteste ça. Je hais mon père de lui avoir causé tout ce mal sans se rendre compte une seule seconde de la merde qu'il lui avait faite. Je prends une deuxième respiration.

« Bonsoir ! »

J'ouvre mes yeux et lève la tête. Je fais face au garçon du bus. Celui aux yeux pétillants. Il est époustouflant. Absolument terrifiant. Sa joie de vivre se lit sur son visage et dans sa voix. Ce

n'est pas normal de sourire comme ça à minuit passé, ce n'est pas normal de dire salut à quelqu'un qu'on ne connaît pas dans la nuit.

« Salut. »

Il s'assied à ma gauche en laissant un certain espace entre nous. Il a dû prendre ma réponse comme une invitation à s'asseoir, c'est peut-être ce dont j'avais envie. Je n'ose pas tourner la tête pour le regarder ou lui parler, et lui non plus apparemment. Nous restons assis à ne rien faire pendant, aucune idée. Je ne saurais même pas dire combien de temps nous sommes restés silencieux. Mais je crois que nous n'avons pas besoin de parler, ce n'est pas nécessaire actuellement. Pas pour l'instant. J'ai absolument tout à raconter et le faire à un inconnu est peut-être la solution, mais ça me terrifie. J'ai peur de m'ouvrir et que rien ne change. Je n'arriverai pas à partager ce que je ressens à quelqu'un et que cette personne ait pitié de moi, de ma vie. Soudain, il sort de sa poche un carnet noir et un stylo bille. Il remplit l'espace entre nous en y posant le fameux carnet et me tend le stylo. J'hésite quelques secondes avant d'accepter. Je le garde entre mes mains et joue nerveusement avec. Ce garçon me rend nerveuse, mais c'est une nervosité agréable. J'ai une horrible envie d'attraper le carnet et de regarder ce qui s'y cache à l'intérieur mais je me retiens par politesse. Je porte donc attention à la couverture. Elle est parsemée d'étoiles dorées dessinées au feutre indélébile. Certaines sont plus grandes et d'autres minuscules, pourtant, elles semblent toutes briller avec la même intensité. Deux petites constellations sont aussi dessinées, celle de Cassiopée et celle de Persée. C'est joli. Ce carnet semble avoir été fait pour moi. Je rassemble mon courage à deux mains et lève enfin les yeux pour croiser les siens. Ils n'ont pas changé, ils sont toujours aussi expressifs que les fois précédentes mais cette fois, c'est à seulement quelques centimètres que je peux les voir. Grâce à la lumière du lampadaire, je peux percevoir leurs couleurs. Ils me font penser à de l'herbe. Lorsque le jardinier vient de passer la tondeuse, d'un vert éclatant. Encore plus beaux que ce que j'avais imaginé. Ses lèvres s'ouvrent puis se referment en n'y laissant échapper aucun son. Il respire doucement, et murmure :

« Ouvre-le.

- Pourquoi est-ce que je devrais le faire ? je lui réponds.
- Parce que tu ne sais pas ce qui s'y cache. Et si tu ne fais rien, tu ne le sauras probablement jamais.
- Ok. »

J'attends quelques instants avant de me décider à prendre délicatement le carnet et de le poser sur mes cuisses. Il est froid. J'enlève l'élastique qui referme les deux côtés du carnet et l'ouvre. La première page est vierge, et toutes les autres aussi. Je ne comprends pas. Je l'interroge du regard.

« C'est à toi d'écrire.

- Quoi ?
- Prends le stylo, et lance-toi... Euh, c'est quoi ton prénom ? me demande-t-il.
- On s'en fiche, ce n'est pas la question.
- Au contraire, je trouve ça plutôt utile. Tu sais, pour apprendre à te connaître un peu mieux.
- Je m'appelle Maïna, et toi ?
- Parfait. Voilà ce qu'on va faire, chaque soir, on se retrouve sur ce banc et tu m'écris un petit bout d'une histoire. Peu importe si c'est la tienne, celle de quelqu'un d'autre

ou une que tu inventes. Je veux juste que tu fasses quelque chose, quelque chose pour avancer.

- Tu ne connais rien de moi, comment est-ce que tu peux dire ça ?
- Sérieusement ? Tu ne me reconnais pas ? me questionna-t-il.
- Non.
- On est dans la même classe Maïna. Je suis arrivé en mai, juste avant la fête de l'école.
- Attends, t'es le mec qui a joué du piano ?
- Donc tu te souviens de moi alors.
- Je ne me souviens pas de toi mais plutôt de ta musique, c'est tout. »

Il se tait. Comme si je venais de toucher un point sensible, c'est peut-être le cas après tout. Comment est-ce que je n'ai pas pu m'en rendre compte plus tôt que c'était lui ? Je me souviendrai toujours de sa musique, de la manière dont il l'avait jouée. Il y avait mis tant de sensibilité et de douceur, je ne comprends pas comment j'ai fait pour ne pas aussi graver son visage dans ma tête.

« Bon, t'as pas l'air d'être séduite par l'idée alors je vais commencer. »

Il m'attrape le carnet des mains et se penche pour y écrire quelque chose. Lorsqu'il a terminé, il me le repose sur les cuisses, le stylo coincé entre les pages. Son écriture est brève et simple.

« Quel est la plus belle journée que tu as pu vivre jusqu'à maintenant ? »

Les larmes me montent aux yeux sans que je ne puisse faire quoi que ce soit. Je relis cette phrase en boucle, sans pouvoir trouver de réponse. Je n'arrive pas à en trouver une qui me paraisse moins pénible qu'une autre et c'est ça qui me rend le plus triste. Je prends le stylo entre mes doigts, et lui écris : « Il n'y en a pas. Je n'arrive pas à me souvenir du plus beau jour de ma vie, peut-être que je ne l'ai pas encore vécu. Mais est-ce qu'il vaut vraiment la peine d'attendre ? » Le carnet à nouveau dans ses mains, il lit ma réponse. Plusieurs fois aussi, parce qu'il prend au moins une minute à prendre la parole.

« Oui, certains jours sont moins joyeux que d'autres et peut-être que les tiens le sont tous mais tu ne peux pas dire ça. Tu ne peux pas trouver que la vie ne mérite pas d'être vécue. En même pas une heure, j'ai pu voir que tu n'allais pas bien sans même te l'avoir demandé directement. Alors oui, c'est terrifiant mais je serai là, avec toi. Parce que tu ne peux pas continuer de survivre de cette manière et parce que la vie ne va pas t'attendre pour avancer. Parce que la vie, c'est maintenant.

- C'est quoi ton prénom ?
- Elio, me répondit-il en me souriant. »

Le carnet étoilé au fond de mon sac et mon manuscrit en mains, je prends une longue respiration pour calmer les battements de mon cœur avant de pousser la lourde porte de l'entrée. Une femme me demande à l'accueil avec qui j'ai rendez-vous et m'indique le bureau dans lequel je dois attendre. La porte s'ouvre et je me retourne enfin.

« Bonjour, c'est bien vous Maïna ? me demande le directeur.

- Oui, c'est ça. Je suis venue pour vous parler de mon manuscrit, comme je vous avais expliqué par mail.

- Oui, c'est parfait. Attendez deux petites secondes le temps que je m'installe.
- Aucun souci.
- Je vous écoute, de quoi parle votre histoire ?
- Alors, comment commencer ? Tout a commencé lors d'une soirée d'été... »